

critique Roscelin dans sa *Dialectique* et traite sa doctrine "si insensée que de prétendre qu'aucune chose n'est composée de parties, de même qu'il attribuait les espèces aux seuls mots".

En résumé nous voyons donc Anselme, un réaliste, reprocher à Roscelin d'avoir une conception trop grossière des choses : de ne pas concevoir l'espèce, où tous les hommes sont un seul, et de ne pas séparer d'un animal sa couleur.

Abélard, un adversaire des réalistes, attaque aussi Roscelin sur la doctrine de l'individu entier et insécable : il le fait en philosophe et en théologien.

Quelle était véritablement la philosophie de Roscelin ? Roscelin et Abélard s'opposent aux réalistes l'un et l'autre sans être d'accord entre eux.

En fait, au début du XI<sup>e</sup> siècle et encore au début du XII<sup>e</sup> le savoir véritable portait encore sur le langage et notamment sur la grammaire et la sémantique. Nous pouvons pressentir que la dissension théologique entre Roscelin et Abélard résulte de conceptions différentes quant à la sémantique. La fonction du nom est double : il signifie et il réfère : le nom cheval signifie une espèce animale et réfère à Cocotte ou Bucéphale. Dans une lettre virulente à Abélard, Roscelin le traite de pseudo-dialecticien et pseudo-chrétien, sans parler de Pierre-incomplet !

En bref, Roscelin fut un personnage important dans son siècle ; les polémiques qu'il a soulevées attestent de sa notoriété et du poids que l'on reconnaissait à ses opinions.

En matière de philosophie ses vues sont fortes et de portée longue. Sa conception de l'individualité anticipe sur un courant théorique qui s'est poursuivi au long du Moyen Âge à travers de nombreuses écoles, jusqu'aux logiciens nominalistes du XIV<sup>e</sup> siècle. Il en aura été le "puissant précurseur".

Il faut souhaiter que se poursuivent les recherches en cours, pour que cette grave lacune de l'histoire de la philosophie médiévale soit comblée.

**13 décembre, au Lycée Pierre d'Ailly**

**Sophie CORROYER**

Réunion commune à la Société historique  
et à la Société d'Histoire moderne et contemporaine

*L'urbanisme à Compiègne dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*

Sophie Corroyer présente une partie de son mémoire de maîtrise présenté en Sorbonne sous la direction de Jean-Pierre Poussou. A l'origine de son travail, deux études : celle d'Olivier Koval "Contribution à l'histoire urbaine de Compiègne", parue dans *Les Annales historiques compiégnoises*

en 2000, et celle de François Callais "Une mutation urbaine au XIX<sup>ème</sup> siècle", parue dans les *Cahiers de la Sauvegarde*.

L'auteur du mémoire a cherché à démontrer que la mutation de la ville et sa transformation en ville moderne a commencé dès le milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

1730 est une date clé, avec le déclassement des remparts qui enserrait la petite cité médiévale, aux rues tortueuses et nauséabondes, aux maisons de torchis à pans de bois en surplomb sur la rue, à l'air vicié propice à la propagation des épidémies, à l'eau parcimonieusement offerte dans des puits inégalement répartis, à l'écoulement difficile voire impossible en l'absence de caniveaux. A la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle on compte encore 135 toitures de chaume, en 1831 il n'en reste plus que 73.

Peu à peu, la ville va s'ouvrir sur l'extérieur grâce à la destruction des portes, les fossés comblés au bas des remparts vont se couvrir de végétation ; la création d'un nouveau pont en 1732 remplaçant le vieux pont de Saint Louis, par la volonté de Louis XV, la création des avenues rectilignes à partir de 1752 en liaison avec le projet de Gabriel, et le redressement des rues tortueuses, notamment en 1739, vont peu à peu modifier la physionomie urbaine, tout en améliorant l'hygiène générale et les conditions de vie des habitants : tour à tour le nombre de puits est accru, le pavage de nombre de rues est entrepris, notamment à partir de 1753, en priorité celles qui permettent au souverain et la cour de pénétrer dans la ville. L'affaire des réverbères, bien connue, fait grand bruit. L'éclairage est très insuffisant, et ne sera amélioré que très tard. Le premier égout n'apparaîtra pas avant 1789, rue actuelle James de Rothschild. En 1790, le premier règlement d'urbanisme est publié, imposant des conditions très strictes. La construction des hôtels pour accueillir les ministres et la cour contribue à l'uniformisation de l'architecture. Compiègne devient ville de beauté et d'agrément. La place du château s'organise peu à peu, mais en s'éloignant du projet de place d'Armes primitif.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la transformation s'accélère, avec la multiplication des points d'eau, notamment des bornes fontaines, la démolition du "Pas de Saint-Jacques" voulue par Napoléon III, l'amélioration de l'éclairage au moyen de réverbères, même si l'expérience de l'électricité en 1862 n'est que ponctuelle.

A partir de 1810 apparaissent les premiers trottoirs, d'abord le fait de particuliers, puis plus systématiques depuis 1849. Les plaques de rue ne deviennent usuelles qu'à partir de 1823.

La suppression du puits place de l'hôtel de ville avait suscité la polémique, il est rétabli en 1860. L'apport de la source de Venette en 1899 facilitera enfin l'approvisionnement en eau potable.

En conclusion Sophie Corroyer insiste sur le fait que dès avant le milieu du XVIIIème siècle Compiègne amorce sa mutation, et sa modernisation : brisant le carcan de ses remparts, ou du moins démolissant ses portes et une partie des murs, la ville peut enfin s'ouvrir plus largement sur ses abords, être à même de conquérir d'autres terres pour son développement, opérer une mue, accélérée sans doute par la présence régulière et désirée du roi et de la Cour.

## 2004

10 janvier

**François CALLAIS**

*Introduction aux sources de l'histoire de Compiègne et à l'historiographie compiénoise*

Après l'assemblée générale ordinaire, ne comportant pas d'élections, avec les comptes rendus moral et financier adoptés à l'unanimité, le président François Callais prononce les vœux d'usage, et annonce la tenue du colloque international sur l'abbaye Saint-Corneille en octobre 2004 ainsi que la parution imminente de sa "petite monographie" sur Margny-lès-Compiègne.

Il nous propose ensuite une communication dont le titre est "*Introduction aux sources de l'histoire de Compiègne et à l'historiographie compiénoise*". Selon l'auteur, il ne peut s'agir que d'une introduction, dans la mesure où les ouvrages disponibles sont en très grand nombre, eu égard à la vitalité intellectuelle des érudits locaux, notamment à partir du XIXe siècle. L'histoire s'écrit à partir de sources archéologiques et de documents écrits, manuscrits et imprimés, tous ces témoignages devant être authentifiés et critiqués. D'autre part, l'historiographie fournit des "histoires" qui deviennent à leur tour, des sources historiques. Il faut, bien sûr, se reporter aux différentes définitions de l'historiographie qui se présente d'abord comme l'ensemble des documents traitant d'une notion précise, puis comme une étude des façons de concevoir et d'écrire l'histoire.

François Callais passe alors en revue les différents lieux où les documents relatifs à Compiègne sont disponibles : le fonds de la Bibliothèque Saint-Corneille qui possède les dépôts de documents issus de la Société historique. On a ainsi les écrits des trois frères Woillez, dix sept liasses de notes laissées par Méresse et données par madame Bussac, les écrits du chanoine Morel et d'Emile Soubeiran. Il faut noter l'existence des écrits de Jean-Antoine Léré, "archéologue départemental" sous la Restauration et, de manière-